Document generated on 04/28/2024 3:52 a.m.

Liberté

Pour non-liseurs

Volume 34, Number 1 (199), February 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32020ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1992). Review of [Pour non-liseurs]. *Liberté*, *34*(1), 171–174.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POUR NON-LISEURS

SUZANNE ROBERT
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Traduire le vertige

L'appréhension des fédéralistes québécois ne devrait pas porter sur la perte des Rocheuses après l'Indépendance, mais bien plutôt sur celle des grandes plaines de l'Ouest. Il existe peu d'endroits aussi étonnamment plans sur notre globe. Le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, ce sont des terres de vent déployées à perte de vue, où ne passent plus les bisons en transhumance; ce sont des terrains propices à la monotonie et aux drames intimes qu'elle engendre; ce sont des sources d'enfermement intérieur, en réponse peut-être à l'absence de relief extérieur et de barrières naturelles.

Guy Vanderhaeghe, écrivain natif de la Saskatchewan, a reçu en 1982 le prix du Gouverneur général et le prix Faber en Grande-Bretagne pour un recueil de nouvelles, *Man Descending*, maintenant traduit sous le titre de *En chute libre* (Éditions du Roseau, 1991). Dans ce magnifique livre, l'auteur regarde vivre des personnages incarnés dans ces mondes vastes et plats au-dessus desquels tournoient les corbeaux «comme des cendres noires échappées d'un feu». Dans les douze récits de facture réaliste, l'existence semble toujours vécue comme au bord d'un gouffre (à l'inverse du paysage des plaines); les êtres, à l'équilibre toujours précaire, abordent les aspects ordinaires de la vie avec une attitude mal calibrée, inadaptée, trop désinvolte ou trop tragique. Un irréductible décalage isole les faits de ceux qui

les fabriquent, la plupart du temps de façon involontaire, ou qui les subissent. Beaucoup d'hommes irresponsables ou butés traversent le livre. Et beaucoup d'enfants aussi, des enfants inquiets, hypersensibles, témoins affolés et muets des agissements de leurs aînés, enfants-sismographes pour qui chaque événement, si terne soit-il, porte sa résonance secrète, indéchiffrable, et qui ressentent les moindres secousses du milieu où ils vieillissent, tel cet étrange enfant du très beau récit intitulé *La fin de l'histoire*, ce Petit Paul au crâne pelé et aux mains couvertes d'eczéma: «À l'école, il était comme une petite araignée faiblarde, immobile au centre de sa toile silencieuse et qui craignait à tout moment qu'un fil ténu ne se mettre à frémir.»

Au début de ma lecture de *En chute libre*, j'ai parfois pensé à Carson McCullers, parfois à Arthur Miller ou même au James Dean de *À l'est d'Eden*. Puis, très rapidement, je les ai oubliés; l'écriture de Guy Vanderhaeghe a vite montré son caractère unique. Et de cela, le livre est grandement redevable à l'excellente traduction de Charlotte Melançon qui a su rendre, dans toute leur fébrilité, les chavirements que cause cette chute libre dans un monde lisse, plat, sordide.

S.R.

Le rêve contre la laideur

Un Russe souffre et marche dans le Paris des années 30 (Gueorgui Ivanov, *La désagrégation de l'atome*, Solin, 1991). Son amour l'a quitté, qui portait une robe bleue, qui était sa lumière et, depuis, il n'y a que la laideur du monde. «Une des composantes de la laideur du monde: la respectabilité.» Comme Maldoror, le Russe décapite les vieillards, sodomise les fillettes et songe qu'il y a sur terre plusieurs millions d'atomes qui boivent le café et lisent le journal avec des mines respectables. Les amours malheureuses, les réflexions désabusées sur l'art, la scatologie complaisante n'ont rien pour séduire et pourtant on suit volontiers ce

somnambule au pas peu assuré, pour qui «l'ordre de la vie se confond intimement avec l'ordre du rêve».

M.-A.L.

Courage et bricolage

Andréï Sakharov, brillant physicien et défenseur des droits de l'homme, est mort en septembre 1989. En mai 1990 paraissaient au Seuil ses *Mémoires*, huit cent pages qui prennent souvent la tournure d'un conte, tant les épreuves traversées par le héros sont sinistrement merveilleuses. Au milieu d'absurdités cruelles, des moments de grâce: portraits de famille, portraits de physiciens, portrait de Soljenitsyne qui montre la nature de ses rapports avec Sakharov (divergences, incompréhension, agacement, estime, admiration, respect). Autre beau moment du récit: le long voyage avec Elena Bonner vers Andréï Tverdokhlebov relégué en Iakoutie. Pour le trouver, les voyageurs ont un point de repère: la photo d'un poêle que Tverdokhlebov a fabriqué avec une roue de voiture. Et les voilà en route. La dernière étape est une nuit de marche à la pleine lune. «Il m'est resté, de cette marche nocturne, un sentiment aigu de bonheur: nous étions seuls, nous étions ensemble dans la forêt, nous faisions une bonne chose.» Le matin, ils tombent sur le fameux poêle installé dans la cour de Tverdokhlebov. Il n'est plus question du poêle par la suite. Le mystère de la fabrication de l'engin avec une roue de voiture reste entier, je n'arrive pas à l'imaginer, je ne comprends pas pourquoi il était dehors, mais il est certain que la montée des libertés en URSS est passée par une multitude d'actes de courage patients comme ceux que raconte ce livre, et par un nombre non moins grand d'appareils de chauffage à base de roues de voitures. Ainsi s'est accomplie la prophétie de la grand-mère de Sakharov: «Le moujik russe est un propriétaire et, en l'ignorant, les bolcheviks auront les pires déboires.» La chaleur qui rayonne des *Mémoires* illustre cette intuition exprimée dans les premières pages: «Je ne puis me repré-

senter l'univers et la vie humaine sans un principe qui leur donne une signification, sans une source de chaleur spirituelle, hors de la matière et de ses lois.»

J.-P.I.

Pourquoi y revenir?

Richard Young mène deux existences parallèles, l'une aujourd'hui, l'autre au XIVe siècle, où il suit comme leur ombre Isolda, Bodrugan, Roger, sans pouvoir se matérialiser devant eux. Qui le verrait les poursuivre dans la campagne, trébuchant et se relevant à l'aveuglette, guettant accroupi, repartant, le prendrait pour un halluciné. La première fois que le monde a changé autour de lui, il a été frappé par «le vert intense du paysage», «l'herbe qui semblait se diviser en brins jaillissant, comme individuellement, d'un sol plus jeune et plus rude». Je cite de mémoire, je n'ai pas rouvert depuis quatre ou cinq ans *La maison sur le rivage* de Daphné du Maurier (Albin Michel, 1970). Ce n'est pas un chef-d'œuvre, aucun renouvellement littéraire n'est venu de là, en somme, le roman n'a pas grand-chose pour lui — sauf de revenir, de m'appeler à intervalles réguliers comme aucun autre. Il me rattrape toujours et me tire vers lui par l'image de l'herbe intense et jaillissante.

J.-P.I.

À Delphes

Une femme qui a revêtu la pourpre déclame quelque obscure mélopée sur fond de tam-tam. Le ton monte, la pythonisse est régulièrement secouée d'un spasme et, benoît, le public attend qu'il en tombe quelque chose: pluie, oracle, beau vers bien cadencé. Sommes-nous aux premiers âges du monde? Non pas, au Salon du Livre de Montréal, qui s'adonne avec la même fougue au commerce du sublime et des petits pois.

M.-A.L.